

Crise de presse : le journalisme au péril du "reportage" (1870-1890)

In: Quaderni. N. 24, Automne 1994. pp. 123-152.

Citer ce document / Cite this document :

Durand Pascal. Crise de presse : le journalisme au péril du "reportage" (1870-1890). In: Quaderni. N. 24, Automne 1994. pp. 123-152.

doi : 10.3406/quad.1994.1094

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/quad_0987-1381_1994_num_24_1_1094

Crise de presse Le journalisme au péril du "reportage" (France, 1870-1890)

Pascal
Durand

*Maître de Conférence
Département de philosophie
et de communication
Université de Liège*

«Comment, par quelle voie, grâce à quel entregent, ces deux simples mortels savaient-ils ce que tant d'autres personnages, et des plus considérables soupçonnaient à peine ? On n'eût pu le dire. Était-ce chez eux don de prescience ou de prévision ? Possédaient-ils un sens supplémentaire, qui leur permettait de voir au-delà de cet horizon limité auquel est borné tout regard humain ? Avaient-ils un flair particulier pour dépister les nouvelles les plus secrètes ? Grâce à cette habitude, devenue chez eux une seconde nature, de vivre de l'information et par l'information, leur nature s'était-elle donc transformée ? » Jules VERNE (1)

Le héros titulaire n'a pas encore paru, l'aventure ne s'est pas encore engagée — tout un roman, *Michel Strogoff*, à partir d'une coupure du télégraphe, — et déjà deux personnages occupent la scène, en marge de cette Histoire dont ils captent les secrets mieux même, dit-on, que ceux qui en sont les acteurs directs. Tous deux "passionnés pour leur mission en ce monde", possédant "l'imperturbable sang-froid et la réelle bravoure des gens du métier", "vrais jockeys de ce steeple-chase, de cette chasse à l'information", voulant "arri-

ver «bons premiers» ou mourir” (2). Entrée des médiateurs : avec Alcide Jolivet et Harry Blount, Jules Verne greffe sur le corpus mythologique du roman populaire une figure nouvelle, celle du grand reporter, empruntée au champ journalistique avec certaines des représentations qui sont en train de s’y attacher au cours des années 1870. La greffe ne va pas, certes, sans effet de loupe. Et les représentations qu’elle transplante sont des plus ambiguës (Blount et Jolivet, bouffons de l’information prise sur le vif). L’opération reste cependant significative : là où il y a parodie se profile au moins l’horizon d’un référent. Il y aura donc, dans le miroir déformant du roman, d’un côté, aux avant-postes de la fiction en marche, en résidu du vieux feuilleton, le surhomme justicier (aveugle en puissance); de l’autre, sur ses talons ou au travers de sa route, parasitant sa mission, deux hommes-machines dotés, pour l’un, “«tout yeux»”, d’un “appareil optique [...] singulièrement perfectionné par l’usage”, d’une “rétine” presque “instantanée”, et, pour l’autre, “«tout oreilles»”, d’un “appareil auditif” si performant qu’une fois “frappé du son d’une voix, il ne pouvait plus l’oublier” (3). Retenons pour la suite, au-delà de cette “mémoire de l’œil” (4)

et de l’oreille que Verne prête aux seconds couteaux de son roman, cette disposition enregistreuse du reporter (elle n’est pas sans rapport avec la crise de l’écriture que va connaître ou s’imaginer la presse “écrite” à la fin du XIX^e siècle). Mais relevons tout de suite que ces remarques de physiologie comparée ne seraient à verser qu’au registre d’une volonté comique si Jules Verne n’insistait pas, à travers elles, sur le fait que la “chasse à l’information” ne suppose pas seulement, chez ceux qui la mènent, des aptitudes individuelles à mobiliser au moment propice (flair, audace, rapidité, sens du coup), mais aussi et surtout un ensemble d’“habitude[s]” spécifiques incorporées sous l’espèce d’“une seconde nature” (5) et conformant l’agent à son action (ou à son champ d’action). Autrement dit, l’activité de Blount et Jolivet — ce qu’on appelle depuis quelques années «le grand reportage politique et militaire»” (6) — constitue, indiscernablement, un métier et un *habitus*.

Laissons Jules Verne et ne retenons que l’époque de parution de *Michel Strogoff*. Le roman, composé l’année précédente, sort en 1876. Date-t-il pour autant, c’est-à-dire en conformité

avec les représentations ayant cours à ce moment, la double figure du reporter qu'il façonne ? Il semble que non — à moins que l'ambivalence dont cette figure est lestée n'y soit l'expression rhétorique d'une transformation sociale en train de s'opérer. Trois ans auparavant, l'article "reporter" du *Grand dictionnaire universel* avait cristallisé en tout cas un ensemble de traits au nombre desquels on chercherait en vain la conscience professionnelle et la naïveté sublime dont seront gratifiés Blount et Jolivet. Défini comme cet "individu qui recueille des renseignements" pour le compte des journaux, le "reporter" s'y voyait aussitôt assimilé à un "raccoleur de nouvelles" (7) auquel "les jambes sont plus indispensables que le style"; "écrivain subalterne", poursuivait Larousse, aussi dépourvu d'orthographe que de scrupules et dont les "mœurs" mercenaires ne font, selon lui, que prolonger une fonction stimulée par les "industriels du journalisme à scandale" et associée par son cadre d'émergence aux "prostitutions" du Second Empire, cet "odieux régime" (8). Bref, né dans les bas-fonds de la presse, le reporter y demeure, "ne ten[ant] que par un fil aux véritables journalistes" (9), tout juste "utile" pour

arrimer au journal le lectorat populaire, mais à la condition qu'il ne largue pas, du même coup, "les lecteurs [...] préférant un article politique bien fait à un raconter scandaleux" (10).

L'article sonne donc comme un réquisitoire. Tendancieux, certes, mais en accord avec le discours le plus autorisé en matière de presse, celui qu'alimentent à l'unisson les "véritables journalistes" et les écrivains qui ne s'abaissent pas, ou plus, au rez-de-chaussée des feuilletons. A l'époque, vitupérer la "classe spéciale" (11) des reporters classe vers le haut, constitue presque un brevet de légitimité; l'affiche au moins d'une appartenance aux régions dominantes du champ journalistique. Autant dire que, dans ce discours auquel Larousse fait écho, la virulence du mépris à l'égard du reportage importe sans doute moins que cette calme certitude qu'il exprime d'une stabilité du système, reposant au sortir du Second Empire sur l'opposition bloc à bloc de deux presses que tiennent à distance l'une de l'autre non seulement la qualité sociale des publics visés, mais aussi la conception du travail journalistique qu'elles mettent en exercice. D'un côté, ce qu'on pourrait appeler, par allusion au titre qui pour lors couvre ce

secteur, le “petit journalisme”, accroché à la remorque des événements, débitant du fait divers en continu et visant par là, en y parvenant, à mettre en relation l’irrationalité (supposée) des foules lectrices, qu’il s’agit de séduire, et la rationalité (commerciale) des annonceurs, auxquels il s’agit de vendre la plus vaste clientèle possible; de l’autre, un “grand” journalisme lettré, abandonnant à la presse de masse le “trafic vulgaire” (12) des nouvelles et se vouant à la chronique “sérieuse” de l’actualité politique, militaire et culturelle — l’événement valant, ici, moins par lui-même, sous l’espèce d’un fait brut à rapporter, que comme élément d’un commentaire articulé, aliment de réflexion ou de débat. Vision tranchée qui ne résisterait pas à un second regard, mais qui rassure, en indexant la structure générale du champ — effectivement clivé — sur un système de valeurs particulier à l’un de ses deux secteurs. Vers la fin de son article, Larousse enregistre cependant une inquiétude : “le *reporter*, note-t-il, est, en général, assez mal vu du public sérieux qui regrette de voir la nouvelle prendre une importance exagérée, et chasser du journal l’article sérieux, historique et critique.” (13). Traduisons : le ver est dans le fruit.

L’INTRUSION DU REPORTAGE

Toute représentation s’élaborant en retard et par retard sur ce qu’elle représente (de là, dans une large mesure, son efficacité idéologique et son caractère arbitraire au regard de la réalité sociale qu’elle exprime) (14), rien d’étonnant si Larousse, en 1873, a composé son portrait-robot du “reporter” à l’aide de traits directement hérités du Second Empire. On ne serait guère plus surpris, pour la même raison, de constater que cet arrêt sur image s’est largement maintenu au cours des années qui ont suivi, et cela en dépit même de l’évolution considérable que le champ journalistique devait connaître. “Age d’or de la presse”, selon l’expression peut-être trop reçue, la période qui s’ouvre au début de la Troisième République n’est pas seulement caractérisée, en effet, par une expansion sous tous égards du domaine qui nous occupe — multiplication des titres (bientôt en arborescence autour de “quatre grands”), augmentation énorme du corps des producteurs, gens du métier et rédacteurs occasionnels (plus de cent mille personnes en 1887 rien qu’à Paris), élargissement et consolidation du public, hausse constante des ventes et des tirages, di-

versification des genres et des idiomes journalistiques, etc. — mais aussi, et sans doute plus fondamentalement, par une redistribution des forces et des positions l'ayant structuré depuis le lancement du *Petit Journal* (1863) jusqu'à l'époque au seuil de laquelle le *Grand dictionnaire universel* acte et accrédite l'indignité des racleurs de nouvelles. Redistribution multiple dans ses effets, touchant à la fois à la morphologie interne du champ, dont les cloisons vont s'abattre ou se déplacer, et à sa situation dans l'espace social, dans la mesure où ses frontières vont être de moins en moins recouvertes par celles des champs voisins (ou paraîtront en tout cas comme ne devant plus être recouvertes par elles). Redistribution multiple, également, par les canaux croisés qu'elle emprunte, passant aussi bien, du côté des producteurs, par les nouvelles possibilités de carrière et filières de légitimation qui vont s'ouvrir aux journalistes que, du côté des récepteurs, par le développement, dans des zones toujours plus vastes de la population, des cadres spécifiques de perception et des catégories d'entendement sans lesquels la lecture quotidienne du journal — et d'un journal instituant le quotidien en rythme même de la vie sociale — n'au-

rait pu s'élever au rang d'un rituel indispensable, chargé d'assurer l'intégration de chacun dans la contemporanéité vécue par tous. Redistribution, enfin, dont l'un des aspects les plus symptomatiques — et sous tous les égards qui viennent d'être profilés — tient précisément à la percée que le reportage effectue dans le dernier quart du siècle sur le terrain de la presse légitime, comme l'annonçait déjà la remarque inquiète de Larousse (la "nouvelle" en passe de concurrencer "l'article sérieux") et comme en témoignera plus largement le débat très contrasté dont cette pratique (et tout ce qui l'accompagne en fait de représentations) va faire l'objet au cours des années 1870-1890.

A cette percée du reportage, Michael B. Palmer a réservé un chapitre entier de son ouvrage sur la "naissance du journalisme moderne", portant notamment l'accent sur l'impulsion décisive qu'ont imprimée ses premiers "grands" acteurs — Pierre Giffard en tête — à l'abattement des cloisons entre journalisme d'opinion et journalisme d'information (15). Nul besoin donc de s'attarder ici sur des données factuelles disponibles par ailleurs. Et cela d'autant que les faits ne donnent

pas, en l'occurrence, la mesure de leur propre portée. Le mot de "reportage" se monnaie à l'époque dans une multitude de discours dont beaucoup ne se prononcent pas de l'intérieur du champ journalistique — pour cette raison, semble-t-il, que l'objet dont ces discours font débat est moins le reportage lui-même, en tant que pratique définie ou en voie de définition, que les effets engendrés par son déploiement sur les limites externes et sur les démarcations internes de ce champ. Romanciers, poètes, sociologues, observateurs mondains font chorus ou entrent — rarement — en dissonance avec les "véritables journalistes" dans un débat qui semblerait mobiliser l'ensemble du discours social s'il ne s'avérait, à mieux y regarder, mobiliser avant tout l'ensemble de ceux qui, de près ou de loin, voient leurs intérêts menacés ou leurs représentations heurtées, non par l'émergence locale d'un nouveau genre *du* journalisme, mais au-delà et plus largement par l'émergence d'un nouveau genre *de* journalisme (c'est-à-dire d'une définition nouvelle de la presse, dont l'irruption du reportage constitue à la fois le signe privilégié et l'un des vecteurs). La vigueur des prises de positions, le plus souvent condamnatoires, et la diversité

des positions d'où elles se prennent sont deux signes qui, sous cet égard, ne sauraient tromper : le "reportage", signifiant flottant, spécifie moins une démarche qu'il n'indique une crise générale du système (16).

Discours de crise, le débat autour du "reportage", tel qu'il s'emballe après 1870, l'est aussi — on va s'en rendre compte — par son ton, celui des prophéties crépusculaires, et par son répertoire rhétorique, empruntant ses métaphores les plus obsédantes au domaine de la pathologie ("mal", "contagion", "contamination", etc.). Mais également par sa dynamique particulière, s'énervant de ses propres excès, à la fois en prise sur une transformation objective et en décalage vis-à-vis d'elle. Et enfin par le réseau serré des lieux communs qui le traversent, vérités socialement construites et imposées, où se condensent les intérêts en conflit que la crise porte au jour et que le discours a notamment pour charge de (se) masquer. Bref, tout un argumentaire aussi convulsif que compulsif, dont les éléments émanent de lieux en état de dysfonctionnement ou en voie de reconfiguration — et qu'il paraît d'autant plus important, ici, de déplier qu'on croit entrevoir, dans la

forme globale qu'il dessine, quelque chose comme le moule d'où sortent encore bien des discours de crise actuels.

LIEUX DE CRISE

1. Avant de devenir l'un des "mots de la tribu" des journalistes et de désigner une démarche à ce point intégrée au métier qu'elle se confondra avec la vision la plus héroïque qu'il entendra donner de lui-même, le "reportage" nomme surtout, au début de la période considérée, une menace diffuse, qui est d'abord et d'un point de vue général celle d'une diffusion à travers le grand corps de la presse française, par *contagion*, d'un modèle journalistique venu d'en bas. Cela parce que le travail du reporter, n'étant pas encore conçu ni concevable dans son aspect purement pratique — base et condition d'une définition neutre, autrement dit : professionnelle — reste étroitement associé à son premier terrain d'exercice (la presse populaire) et au matériau qu'il a pour tâche d'y déposer (la lie sociale des faits divers, rumeurs, scandales, pseudo-événements, etc.). Pierre Giffard et quelques autres auront beau lui donner assez vite ses lettres de noblesse : le développement du journalis-

me de terrain au sein des quotidiens cultivés n'en apparaîtra pas moins, durablement, sous l'espèce d'une brèche ouverte dans la cloison naguère étanche qui garantissait la presse dominante de toute contamination par la presse industrielle. Au plus profond et au plus inavoué, le facteur de crise est ici d'ordre morphologique. En se propageant hors de son site d'origine, le reportage n'a pas seulement levé une barrière, il a brouillé un principe de distinction : il n'y aura plus — car on s'était persuadé qu'il y en avait une — de différence de nature entre les deux zones du champ, mais tout au plus une différence de degré, susceptible d'être tôt ou tard nivelée. Au plus apparent s'amorce, dit-on, une diversification généralisée du journalisme, qui non seulement dégrade son niveau de pensée et d'écriture, mais l'écarte du modèle lettré dont il tirait son prestige du temps où ses agents, écrivains-journalistes ou journalistes-écrivains, vivaient son exercice comme une forme séculière de la littérature (le journal lui-même étant, selon Lamartine, "une œuvre à pages quotidiennes" (17)). Zola s'en alarme dès 1877, avec les figures rituelles en pareil discours :

"Les journaux à informations sont des

agents de perversion littéraire. Le mal est tel qu'il a fini par gagner les journaux graves. Pas une feuille n'échappe à la contagion. Sans doute, dans la presse française, on compte encore plusieurs organes qui gardent leur ancienne dignité. Mais étudiez même ceux-là de près, et vous verrez que l'ennemi est dans la place. Les journaux les plus vénérables ont voulu se rajeunir; ils ont allongé les faits divers, ils ont créé une chronique. Puis ils risquent de moins en moins souvent des études de longue haleine; la littérature semble devenir chez eux, comme partout ailleurs, un embarras, qu'ils conservent uniquement pour ne pas rompre d'une façon brusque avec leurs traditions." (18).

Pas de prise de position sans position d'où la prendre. Lorsqu'il y chroniquait à la manière de Timothée Trimm, Zola pouvait faire du "lecteur du *Petit Journal*", l'allégorie d'une "Humanité intelligente et forte [...] destin[e] à peupler l'univers" et le fer de lance d'"une génération [...] suivant pas à pas l'histoire de chaque jour" (19); dix ans plus tard, écrivain en hausse et chroniqueur de choc, il n'a pas de mots assez durs ni de tropes assez inquiétants pour dénoncer ce qui est moins,

comme il le prétend, un nivellement du journal vers le bas aux dépens de sa qualité intellectuelle, que la diminution progressive du contrôle que les hommes de lettres exercent depuis l'époque romantique sur l'espace journalistique et sur le discours de presse. Si le "reportage" menace la littérature, ce n'est pas seulement parce qu'il ronge peu à peu l'espace rédactionnel au détriment des rubriques de type littéraire ni parce que le régime informatif dont il relève risque, à court terme, de contaminer le discours critique (les "études de longue haleine" cédant la place aux annonces de nouveautés : réclame et "bonnes pages" (20)); c'est aussi et surtout dans la mesure où la "classe spéciale" formée par ses agents engage, en émergeant, un mouvement de spécialisation professionnelle susceptible de se communiquer à l'ensemble du champ et de réduire la disponibilité des postes que la presse, naguère, offrait aux écrivains, qui ne se privaient pas de les occuper, y trouvant un métier d'appui et, selon l'avancement de leur carrière, tantôt une tribune, tantôt une rampe de lancement. Désormais, en effet, "l'ennemi est dans la place" : d'autres investissent le terrain, raréfient les ressources de financement qu'il dispensait et pour-

raient bien, à terme, en bloquer l'entrée.

2. Si le "reportage" vient *d'en bas*, il vient aussi *d'ailleurs* — ou du moins en viendra-t-il lorsque l'amorce de sa légitimation (soit la dissolution de ses liens directs et exclusifs avec la presse populaire) exigera chez ses opposants, en gros dans les années 1880, d'enchaîner sur un autre argument de crise. Corps étranger dans la langue, le mot désignera alors une pratique elle-même d'origine étrangère — ce qu'on nomme à l'époque, d'un néologisme sans avenir, le "reporterisme" — et dont l'incorporation dans la presse française constituerait le premier temps de son inféodation au modèle anglo-saxon, celui d'une presse ayant intronisé le journalisme de terrain non seulement en pratique légitime, mais en mythe porteur de la profession. Si Pierre Giffard, anticipant sur l'histoire parce qu'elle va dans son sens, soutient dès 1880 que "l'idée américaine a si bien fait son chemin depuis quinze ans, que maintenant elle est dans les mœurs" (21), l'américanisation de la presse reste cependant, à travers toute la décennie, un cliché largement propagé (22), articulant réflexe identitaire et résistance à la modernité. Et valent

autant, comme tout cliché, par son contenu de vérité que par le fossé qu'il creuse entre ce qu'il exprime (la réalité d'une évolution) et la figure qu'il en transmet. Non seulement la marge est grande entre la percée effective du modèle anglo-américain et sa résonance dans la conscience collective, mais le "modèle" lui-même n'est que l'étiquette générale sous laquelle on range pêle-mêle l'ensemble des transformations dont le champ journalistique est le lieu. Derrière les tentatives dénoncées "d'acclimater dans la presse française les coutumes de la presse anglaise et américaine" (23), derrière la violence faite au "goût français" de lui imposer le "goût [anglo-américain] de l'information rapide, sèche, nette" (24), se rassemblent un style (télégraphique), un contenu (les nouvelles), une forme du contenu (les dépêches), une fonction (l'information), les exigences d'un lectorat (le public élargi) imposant ses schémas d'intelligibilité — bref tout ce qui, dans la presse en restructuration, vient rompre une tradition si fermement établie qu'elle se confond non seulement avec l'esprit du journalisme français mais, en France, avec le journalisme dans sa définition la plus pure (l'exposé doctrinal, "l'exposition de principe") :

“L’information, la nouvelle exacte ou inexacte, prend une place de plus en plus considérable dans les colonnes de nos journaux et le style télégraphique tend de plus en plus à remplacer celui des maîtres... Nous nous «américanisons» tous les jours... La presse subit une transformation complète. Le lecteur exige la brièveté avant tout... Et surtout pas de doctrine ! Pas d’exposition de principe !...(25)”

En vérité, à mieux y regarder et sans négliger pour autant l’hypothèse d’une influence plus ou moins directe de l’exemple américain (dont les relais resteraient à établir), l’Amérique est ici un alibi : figure de l’Autre et figure de la Nouveauté, faisant sa première entrée, à la fin du XIX^e siècle et par voie de ce débat de presse, dans l’imaginaire hexagonal, où il va s’enfoncer profondément. L’américanisation s’avère être surtout le masque dont on revêt un processus interne au champ français et répondant pour l’essentiel à une logique sociale. “Le lecteur exige”, le grand public dicte ses normes ou, plus exactement, parce qu’il représente un marché considérable, la presse légitime cherche — c’est l’opération même du *Matin* — à se mettre au diapason de ses attentes et

de sa compétence, en s’acclimatant les formes et les techniques d’accroche développées par la presse industrielle. Excellent analyste d’une évolution qu’il réproouve, Gustave Le Bon associera ainsi, dans sa *Psychologie des foules* (1895), le déclin de la presse d’opinion à la montée du pouvoir des “opinions populaires” — pensées des masses ou masse de pensées dont l’irrationalité et l’incessante mobilité auraient contraint les journaux à devenir de “simple[s] agence[s] d’information” en situation de concurrence :

“Autrefois directrice de l’opinion, [la presse] a dû, comme les gouvernements, s’effacer devant le pouvoir des foules. Sa puissance certes est considérable, mais seulement parce qu’elle représente exclusivement le reflet des opinions populaires et de leurs incessantes variations. Devenue simple agence d’information, elle renonce à imposer aucune idée, aucune doctrine. Elle suit tous les changements de la pensée publique, et les nécessités de la concurrence l’y obligent sous peine de perdre ses lecteurs. Les vieux organes solennels et influents d’autrefois, dont la précédente génération écoutait pieusement les oracles, ont disparu ou sont devenus des feuilles d’informations

encadrées de chroniques amusantes, de cancons mondains et de réclames financières.” (26).

Propos réactionnaires d’un idéologue échappé du Second Empire, bien sûr, mais qui explicitent la teneur cachée des discours de crise, et dont l’argument rejoint par la bande, en changeant de signe idéologique, ceux que tiennent non sans opportunisme les héros du “nouveau journalisme”. Évoquant deux ans plus tôt, en 1893, le lancement réussi du *Journal*, Fernand Xau ne dit en effet rien d’autre lorsqu’il relie le déclassement historique de la presse traditionnelle aux effets de l’instruction et explique le succès du reportage — comme transmission pure et simple des “faits” — par l’attente socialement diffuse d’un rapport direct, individuel, à l’information : “Il y avait une place à prendre... les journaux doctrinaires ont fait leur temps. L’instruction s’est développée... Ce que l’on veut à présent, ce sont des faits : chacun en tire la conclusion qu’il lui plaît.” (27). Sans doute retombe-t-il, aussitôt, dans le discours du cliché — “Faut-il pour cela adopter, sans modification, la formule américaine ? Non” (28) — mais il ne fait par là, à son insu, que confirmer la fonction

d’alibi que remplit d’ordinaire, non “l’idée américaine” dont parle Giffard, mais l’idée d’américanisation que déclinent sur tous les tons ceux qui entendent préserver, au nom de l’identité nationale, la distinction sociale abritée derrière le prestige symbolique du journalisme d’opinion.

3. Ce prestige symbolique avait ses marques : non seulement une certaine articulation de la pensée, mais un style ou, du moins, un effort de style, tendu vers ce seul horizon de référence du journalisme à la française : l’écriture littéraire. Tant qu’il demeurait dans les enfers de la presse, le reporter restait, selon l’expression de Larousse, un “écrivain subalterne”; sans orthographe certes, mais incapable de porter atteinte à la tutelle rhétorique exercée par la littérature sur le discours de presse. Or, dès qu’il y émerge, le reportage — troisième facteur et lieu (commun) de crise — répand dans les journaux cultivés une sorte de pratique minimale de l’écriture, dont les incorrections mêmes pourront sous peu apparaître comme les marques, quasi héroïques, d’une “chasse à l’information” ne laissant place à aucun luxe de langage. Pratiquer le reportage, dira Fernand Xau, c’est “aussitôt, malgré la

fatigue, oubliant jusqu'à la satisfaction des besoins de la vie, s'asseoir n'importe où, [...] voler au télégraphe ou courir à l'imprimerie et remettre sa copie, bâclée en deux temps, sans avoir eu même le temps de la relire" (29). Ecriture machinale donc, et presque mécanique, car branchée sur cette autre machine, qui dicte aux mots leur propre économie — le télégraphe électrique. Ecriture renonçant en tout cas à la patience du style au profit d'une reproduction sténographique de l'événement (de là chez Jules Verne, comme on l'a relevé, cette transfiguration des reporters en "appareils" à enregistrer). Au journalisme écrit s'opposera dans un match apparemment inégal une sorte de journalisme "vécu", marchant à la dépêche, aux "titres à sensation" destinés à réveiller "l'attention distraite du lecteur", et d'autant plus capable de capter l'intérêt du public aux dépens du premier qu'il correspond à et avec une "société inquiète et pressée qui n'a plus le temps de lire parce qu'elle a perdu peut-être le temps de penser" (30) (s'installe ici, notons-le au passage, un topos que visiteront bien des Cassandre de l'ère audiovisuelle). On aperçoit les ressorts d'un tel procès. Le fait sans doute, au plus direct, que l'écriture bâclée, emportée

par "le flot déchaîné de l'information à outrance" (Zola, 1888) (31), propulse la presse hors du modèle littéraire dont elle tenait ses titres de noblesse et renvoie au passé, semble-t-il, ceux qui entraient en journalisme comme à l'intérieur d'un cheval de Troie posté aux portes de la cité Littérature :

"Naguère, le journaliste était censé avoir, sinon la volonté, au moins le goût littéraire [...] Aujourd'hui les choses sont changées, et celui qui s'est fait journaliste par amour des lettres est bien près d'être signalé comme un pur extravagant. Les lettres ! Il s'agit bien de cela ! L'intéressant, c'est la nouvelle, l'information, le télégramme, expédiés sur l'heure, et avec le mépris le plus parfait possible de la langue." (32).

Mais le reportage a, aussi bien, ses formes propres — brièveté, caractère syncopé, redondance maximale, rhétorique d'accroche : Fénéon en fera le matériau d'expérience de ses "Nouvelles en trois lignes" (33) expédiées au *Matin* — et peut-être entrevoit-on obscurément qu'elles pourraient être au principe d'un régime nouveau d'écriture, appelé à s'imposer du fait de sa participation à la dyna-

mique des messages que diffusent et mettent en forme les techniques de communication engagées dans ce que Pierre Giffard appelle de son côté la “révolution de l’outillage” (si “les chemins de fer, les télégraphes et les téléphones ont transformé le monde” (34), rien n’interdit de penser qu’ils feront émerger à ce monde une autre façon de le dire). Reste, quoi qu’il en soit, que le “reportage”, la mise en récit d’“informations télégraphiques, universelles et vraies” (35), paraît en mesure de passer, dès le courant des années 1880, au rang d’une norme hégémonique du discours, ainsi qu’en atteste par excellence le fait que Mallarmé, dans son premier texte à portée théorique, deux ans à peine après le lancement du *Matin*, renvoie précisément à la notion d’“universel *reportage*” pour désigner la commune mesure traversant “tout entre les genres d’écrits contemporains” et instituer d’un même geste le degré zéro dont doit s’écarter cette exception suprême qu’il nomme “littérature” (36).

4. Le requiem à la mémoire des journalistes lettrés psalmodié plus haut par Derosne dévoile avec force ce qui forme à vrai dire le point central autour duquel gravitent les discours mobilisés

par le déploiement du “reportage”. Cela sous l’aspect fortuit d’un paradigme rendant commutables entre elles la nouvelle, l’information et la transmission (télégraphique). Situé au croisement d’une actualité et d’une médiation technique, le mot d’information paraît ainsi sortir des mâchoires de la double acception — juridique et philosophique — à l’intérieur desquelles les lexicographes l’ont tenu jusque-là. Ajoutons, trait plus net encore, l’utilisation du terme au singulier, qui se répand sous cette forme non marquée vers la fin du siècle et semble indiquer sa promotion au titre de principe ou de valeur sur lesquels aurait désormais à se régler la démarche journalistique. En 1877, Zola parlait des “journaux à informations” et de “presse à informations” : au pluriel. En 1888, du “flot déchaîné de l’information” : le “s” tombe, le sens pluriel se maintient. En 1894, il passe au singulier, isole l’information en instance directrice et la gratifie même d’une majuscule : “L’Information, écrit-il, a transformé le journalisme, tué les grands articles, tué la critique littéraire, donné chaque jour plus de place aux dépêches, aux nouvelles grandes et petites, aux procès-verbaux des reporters et des interviewers...” Que le ton reste dé-

nonciateur (37) — toujours le discours de crise — n'empêche pas que la forme ait bougé, en phase avec le mouvement conduisant tout un secteur de la presse d'un modèle jusque-là hégémonique vers un autre, qui triomphera dans les limites que nous verrons.

Il n'est guère utile d'y insister sous cet angle : ce qui se joue au plus essentiel dans les débats cristallisés autour du "reportage" n'est rien d'autre en effet qu'une redéfinition de la fonction journalistique autour de la notion d'information, dont en émergeant le reportage aura été le vecteur (le fait divers ayant été en quelque sorte le véhicule social du fait d'actualité, l'enveloppe dans laquelle un journalisme sans teneur politique ni tenue littéraire a pu s'infiltrer dans un champ sous affiliation littéraire et politique). Encore conviendrait-il de préciser que ce n'est pas tant la fonction comme telle qui se redéfinit — ce qui supposerait qu'en effet la presse française soit passée, sans reste ni compromis, au régime de l'information (ce qui est loin d'avoir été le cas) : c'est plutôt la représentation que les journalistes, dans certaines zones du champ appelées à devenir dominantes et donc à imposer leur mode de fonctionnement en modèle de référence, se

font de leur fonction, en réponse aux attentes supposées du grand public auquel ils s'adressent, multiple dans ses opinions mais qu'il s'agit de faire communier dans la croyance en un journalisme susceptible d'être auprès de lui le messager de l'univers et de l'universel.

C'est plutôt sur ce point qu'il faut porter l'accent. L'information n'émerge pas, à la fin du siècle, comme l'essence soudainement révélée d'un journalisme éternel, ni même sous l'espèce fédératrice d'une fonction en quoi chacun reconnaîtrait, à suivre Fernand Xau, "la base [même] du journalisme moderne" (38). Mais bien comme le *produit* d'une pratique et d'une stratégie, comme tel en rupture, en discordance ou en rivalité avec d'autres pratiques, d'autres stratégies (de là, pour une part, l'énerverment des discours). Produit d'une pratique parce qu'elle provient de la conversion vers le haut du "petit" reportage. Et d'une stratégie parce qu'elle est liée au souci, dans un secteur de la presse qui n'y était pas soumis jusque-là, de capter un lectorat vaste, indifférencié, socialement quelconque, et auquel il conviendrait donc de fournir un discours neutralisé, axé sur les faits — plutôt que sur la forme

idéologique de leur traitement — puisque l'ordre des faits précède et dépasse le quadrillage des opinions. Sans doute cette option remonte-t-elle, dans son principe, au slogan de Girardin ("Publicité des faits et non polémique des idées") et, dans la perception de l'efficacité commerciale dont elle est porteuse, à cette "première condition du succès pour un journal" formulée au même moment par son rival Armand Dutacq, à savoir qu'il s'agit, "toute question d'opinion étant mise à part, [...] de bien étudier la direction du goût général et de satisfaire constamment ses mobiles exigences" (39). Reste néanmoins, et c'est là sans doute le plus important, que la recette passe dans le dernier quart du siècle le cap de la presse populaire ou semi-populaire pour s'acclimater dans une zone particulière de la presse dominante, en gros dans le courant des années 1880 avec — mais pas seulement — le lancement du *Matin* sur une formule dite "à l'américaine", donnant la part majeure aux dépêches d'agence et faisant éclater la fonction de tribune remplie d'ordinaire par les journaux en confiant les colonnes de politique à une rotation de chroniqueurs de couleurs diverses (40). Option dénoncée, condamnée par les tenants, majori-

taires, de la presse d'opinion; ici et là imitée cependant, reprise, transformée, au point d'appuyer à chaque étape de sa reformulation, malgré les résistances et au travers même des forces qui en dévieront le cours, l'avancée du journalisme d'information et, à terme assez court, la promotion de "l'Information" (comme l'écrit Zola) au rang de principe général et générateur de l'activité journalistique.

La logique de cette acclimatation mérite un détour. En son fond, elle répond certes à une exigence d'ordre économique dont les ressorts tiennent autant à l'expansion du public et à sa diversification sociale qu'à l'accroissement général de ses compétences de lecture (l'instruction fait son œuvre) et à sa pénétration par les idéaux de l'homme démocratique (avec, par conséquent, la conscience de ses prérogatives : chacun, semble-t-il, voudra tirer sa propre leçon de ce qui lui sera donné à lire et à savoir). Le Bon ne croira pas si bien dire en associant la transformation du journal moderne en "agence d'informations" à la nécessité pour les organes de presse, à l'heure du grand public, de quitter l'espace protégé de la rationalité doctrinaire pour un espace de concurrence soumis à la mobilité,

celle des faits, et à la rapidité, celle des reporters chargés de les capter si possible en exclusivité (“arriver «bons premiers» ou mourir!”). Non seulement et surtout parce qu’il reliera, à juste titre et sous le signe général d’une contrainte commerciale, l’émergence du modèle de l’information dans la presse cultivée à un facteur d’ordre interne (la multiplication des titres) comme à un facteur d’ordre externe (l’extension et l’explosion sociale du lectorat) et donc, aussi bien, un facteur à l’autre en vertu d’une sorte de causalité récursive, mais encore parce qu’il revient en effet aux premières grandes agences de presse — dont Havas — d’avoir conçu et mis à profit l’idée, en somme, d’un journalisme omnibus, collectant des faits hors de tout point de vue directif et sans les marquer d’une interprétation, pour les transmettre à des affiliés — les journaux — divers dans leurs doctrines et chargés, après coup, de les accorder au diapason de leur sensibilité idéologique (à filer la métaphore, si l’agence est un grand journal avec ses abonnés, le journal d’information est, en effet, idéalement, une petite agence laissant à ses affiliés, son lectorat multiple, le soin d’adapter à leur propre usage les nouvelles qui leur sont livrées (41)).

En termes d’économie symbolique cette fois, il n’est pas moins douteux que le passage d’un certain nombre de quotidiens au régime de l’information relève d’une logique d’autonomisation, sans doute plus affichée qu’effective, mais témoignant en tout cas de ce que le “nouveau journalisme” est d’abord et avant tout le journalisme en tant qu’il définit, avant même que l’accès à la profession ne développe ses filières spécifiques, de nouvelles catégories d’entendement professionnel — devant, au surplus, répondre du côté du public à de nouveaux schémas de réception du discours journalistique. Lorsque *Le Matin*, dans son programme de lancement, claironne qu’il “sera un journal qui n’aura aucune opinion politique, qui ne sera inféodé à aucune banque, qui ne vendra son patronage à aucune affaire”, il ajoute aussitôt, homologuant un esprit à une technique, et cette technique à un critère de qualité et d’universalité, qu’il “sera un journal d’informations télégraphiques, universelles et vraies.” Comme si, en effet, il devait y avoir désormais une sorte de complicité de structure entre l’indépendance revendiquée vis-à-vis de la sphère politique et du monde économique, et la mise en œuvre, à travers le flux planétaire des informations

captées et diffusées par le journal, d'une sorte de "techno-vérité", c'est-à-dire d'une vraisemblance dont le télégraphe électrique, idole moderne, serait autant le véhicule que la garantie (et garantie parce qu'il est un pur véhicule, l'opérateur neutre d'un transport linéaire). Ainsi l'information, valeur produite et levier d'autonomisation, ne repose pas seulement sur un matériau — l'événement — dont il se sera agi, également, de construire à la fois la valeur, presque mythologique (42), et la forme, celle d'une ponctualité proliférante appelant à sa propre captation (construction d'autant plus impérieuse s'agissant de l'événement lointain, sans lien avec la proximité vécue, dont il aura fallu produire, dans les deux sens du terme, l'intérêt propre aux yeux d'un lectorat niché dans les particularismes nationaux, voire régionaux); elle repose tout autant sur un traitement de ce matériau, qui n'y laisserait aucune trace, s'évaporant dans la vérité qu'il transmet. Autant dire que cet étalon de vérité, en fonction duquel se monnaiera la circulation de l'information, exigera chez ses récepteurs qu'une croyance spécifique ait été formée et intégrée, qui puisse à tout moment être mobilisée. Qu'un crédit soit accordé à la figure du journaliste, non

plus sur la seule base de son talent ni a fortiori sur celle de son allégeance politique, mais sur une crédibilité tenant pour l'essentiel à sa capacité supposée d'être un transmetteur neutre, une sorte de télégraphe incarné (déjà Blount et Jolivet : deux "appareils").

Ces traits trop rapidement esquissés laissent cependant entrevoir où se nouent les fils de la problématique dont émanent les discours de crise tournant autour du "reportage", à travers toute la période considérée, sans cesser d'en déplacer ou d'en diffracter le sens (tour à tour et parfois en même temps : indigne "raccolage", "coutume" américaine, écriture bégayante, privilège du fait brut aux dépens de son élaboration subtile, etc.). Si ces discours se mobilisent, dans un incessant rabâchage des mêmes arguments, qui en appellent tous, au fond, à un déclin de l'office journalistique ou du moins à une menace qui pèserait sur le prestige et la dignité de la profession, ce n'est pas seulement que l'ensemble de ceux qui les tiennent, comme on l'a relevé, voient leurs intérêts, leur place dans l'espace social du journalisme ou leur statut mis en péril par la concurrence que leur feraient de nouveaux entrants (la "classe spéciale" des

reporters), c'est aussi, au-delà de leurs cas particuliers, mais informant à leur insu chacune de leurs prises de position, que la conception qu'ils ont de leur métier et qui a longtemps prévalu à l'exclusion de toute autre, se voit battue en brèche par une conception nouvelle, en complète rupture (du moins le leur semble-t-il) avec celle qu'ils ont incorporée, et qui paraît, de surcroît, d'autant plus promise à s'imposer qu'elle répondrait au mouvement global de la société (montée des masses, abaissement des seuils du lisible ou de la patience des lecteurs, développement technologique, accélération de l'histoire : quelques-uns des thèmes crépusculaires qui ne cessent de s'entrecroiser). Comme l'indique vers la fin de la période, dans ces mêmes discours et dans ceux qui leur font pièce, le déplacement symbolique des "informations" vers "l'Information", ce qui s'insinue au sommet de la presse française n'est pas tant une démarche bousculant les habitudes des "véritables journalistes" qu'un faisceau de catégories ou de représentations susceptibles de reconfigurer en profondeur l'habitus journalistique. Non une pratique, mais un nouveau sens de la pratique. Ou mieux encore : un nouveau sens pratique.

Ceci revient à observer que ces discours, tout bloqués qu'ils soient sur des convictions en voie d'être périmées (et qui ne le seront du reste qu'à moitié), ont leur charge de vérité, à laquelle ils n'ont pas accès, mais dont ils sont, en quelque sorte, autant de révélateurs. Car il y a bien "crise de presse" à la fin du XIX^e siècle, à la manière dont Mallarmé parle à la même époque d'une "Crise de vers". Et cette crise-là, à la fois plus fondamentale et plus diffuse, déborde de toutes parts la question du "reportage" autour de laquelle, d'abord, elle s'est cristallisée. Elle "naît", ou plutôt se relance et s'aggrave, de la friction qui se produit, dans les régions dominantes du champ, entre deux représentations divergentes de l'activité journalistique — l'une bien installée (former l'opinion), l'autre en voie d'installation (informer) — et constitue autrement dit, à l'échelle entière de la presse cultivée, l'expression d'un phénomène d'hysteresis (43) collective, éprouvé au plus vif par ceux qui, journalistes ou lecteurs, restent attachés à la représentation ancienne, parce qu'ils en ont intégré les schémas comme autant de structures mentales, lors même que la représentation nouvelle commence à gagner l'espace de leur pratique. Tant

que l'information — c'est-à-dire, à cette époque, le "reportage", qui en est la dénomination archaïque et la première détermination pratique — restait maintenue sur le terrain de la presse populaire et industrielle, il y avait, chez les acteurs de la presse restreinte, pleine congruence entre conduites et code de la conduite, entre action et stratégie, parfait accord enfin entre l'acte posé et l'intentionnalité qu'il réalisait (et cela d'autant plus sans doute, nous l'avons noté plus haut, que la cloison ferme établie, notamment sur cette base, entre la "presse à informations" et la "presse d'opinion" était de nature à renforcer, du côté des tenants de la seconde, la double conscience d'une identité protégée et d'une distinction naturelle). Mais dès que s'ouvre en coin dans cette sorte de citadelle — naguère inviolable, depuis peu assiégée, bientôt investie — un espace à l'intérieur duquel s'opère une conversion vers le haut du journalisme de terrain et que l'information elle-même, s'adaptant aux usages de la presse dominante ou les adaptant à soi, devient un mode légitime d'action, et sous peu un critère définitoire de la profession elle-même, cette unité de la pratique et de la conception qui la guide se lézarde, ce qui est conçu du mé-

tier entre en décalage avec ce qui en est accompli, bref : se défait peu à peu, non sans résistance ni réactions de repli (vers ces lieux où les discours fabriquent leurs lieux communs), le sens pratique émané d'un système aussi stable naguère dans sa structure générale que dans l'ordre des valeurs qu'il secrétait en chacun de ses agents.

LA "RELÈVE" DE L'INFORMATION

Quelques pistes pour conclure, parmi celles où la presse française semble s'être engagée pour surmonter cette crise. Pour la contourner, plutôt : car c'est au prix d'une neutralisation partielle des effets transformateurs produits par celle-ci ou que celle-ci contenait en puissance que le champ s'est refermé sur sa propre structure, en attendant que d'autres turbulences — comme le déclin général (et supposé) de l'écrit ou, sur son terrain "propre", la concurrence de la télévision, du télétexte, des chaînes d'information continue, des "infos par téléphone", du minitel, etc. — ne viennent l'agiter du dehors et ré-enclencher, chez ses agents, maints discours-réflexes alimentés *grosso modo* au même répertoire d'arguments, quitte à se laisser aveugler par les forces de dislocation

ou de domination pouvant le ronger de l'intérieur (concentration, logique commerciale accrue, flottements déontologiques, etc.).

1. Passons rapidement sur le plus évident : le champ dominant s'est crispé au départ sur l'intrusion du bas reportage, il se décrispe très vite, dans les années 1880, notamment grâce à Giffard, en l'intégrant comme l'une des formes légitimes du "vrai" journalisme au prix d'une polarisation construite entre, d'une part, le "petit" reportage (la glane au fait divers, à l'anecdote de proximité) et, d'autre part, le "grand" reportage (la chasse à l'information, dans l'espace mondial de l'Histoire en marche). Cela par effet de cette logique propre aux univers symboliques voulant qu'une pratique n'accède à la dignité qu'en posant une variante dominée dont elle se démarquera (44) et, dans la particularité du champ journalistique français, qu'en se dotant de cette valeur symbolique ajoutée que confère le style littéraire :

"L'ancien chroniqueur, l'homme d'esprit, de bons mots et de propos à bâtons rompus est détrôné par un écrivain moins soucieux de briller mais mieux informé des sujets qu'il traite : le re-

porter. Pendant des années on l'avait tenu, ce reporter, dans les humbles besoins du journalisme; on l'enfermait dans le fait divers. La volonté du lecteur qui, depuis le mouvement naturaliste, professe pour le document *vraiment vrai* un goût très vif, a tiré l'homme de cette obscurité où il végétait, sans lettres et accessoirement sans orthographe, le reportage remonte des bas-fonds du journal à la surface. Il est devenu chronique. Il tente les artistes, les littérateurs, les poètes, ceux qui savent voir, devenir [sic], composer, écrire, ceux qui ont les impressions justes et profondes, ceux dont le regard perce les contours, va à l'âme des hommes et des choses" (45).

2. Cette affiliation du reportage à la littérature excède la simple dimension décorative. Au-delà de ses enjeux locaux (la légitimation d'un genre), elle indique un mouvement général de compromis, dont l'impulsion doit être cherchée dans l'hysteresis des représentations déjà évoquée, état intériorisé de tension entre deux modèles d'action pouvant se résoudre soit par réduction régressive (du modèle nouveau par l'ancien : retour à la stabilité antérieure), soit par réduction proverbiale (de l'ancien par le nouveau : ins-

tauration d'une autre stabilité). Soit encore, en l'occurrence, par incorporation du déséquilibre lui-même, qui s'exprimera au rez des pratiques et des discours, en pure dénégation, par une détermination à tenir les deux modèles en équilibre. Ainsi lorsque Fernand Xau, condensant l'ensemble des motifs que nous avons repérés, prêche les vertus d'un journal articulant "en un seul [...] le journal d'information et le journal littéraire" :

"L'information, telle que les Américains la comprennent, et telle que nous avons commencé à la pratiquer nous-mêmes, doit certainement être la base du journalisme moderne : mais en France, il nous faut quelque chose de plus. Nous sommes trop raffinés pour nous contenter d'un reportage tout sec, et puis, le commerçant, le politicien, ne sont pas seuls à lire le journal. Il y a l'écrivain, l'artiste, il y a les femmes aussi qui s'intéressent médiocrement à l'information banale et brutale.

De là, deux nécessités : relever le reportage, en le confiant à des reporters de talent, et, en second lieu, faire une large place à la partie proprement littéraire.

On en arrive ainsi à réunir deux journaux en un seul, puisqu'on a tout à la fois le journal d'information et le journal littéraire." (46).

Laissons la "relève" littéraire du reportage et cette figure flagrante de l'hysteresis collective que livre ici l'écart constaté entre la formule américaine ("que nous avons commencé à [...] pratiquer nous-mêmes") et le souci français des formes. L'important qui se dessine dans ce programme, et qui n'est pas dans la hiérarchie à établir "en France" entre l'information (à la "base") et l'élaboration stylistique (en "plus" ou au dessus), tient dans la pénétration réciproque de deux schémas concurrents, qui en masque la tension sans l'apaiser. Et qui va décider de la structure profonde du journalisme à la française, foncièrement ambivalente, comme de l'habitus de ses agents — marqué par une oscillation constante entre deux représentations, dont les conduites, les discours et jusqu'aux textes eux-mêmes porteront la trace. Autrement dit, si l'on peut accorder sans réserve à Thomas Ferenczy que "la genèse du journalisme contemporain apparaît en France comme celle de la *résistance* à la toute-puissance de l'information autant, sinon plus, que

comme celle de la *reconnaissance* de cette toute-puissance” (47) — c’est le nœud même de la “crise de presse”, — on ne saurait conclure avec lui, purement et simplement, à “l’altération du journalisme d’information par le journalisme d’opinion, politique ou littéraire” (48) : pour cette raison que “l’altération” en cause, sensible en surface (par exemple l’article-commentaire), est restée inopérante au niveau profond du sens pratique intériorisé, où les deux modèles continueront de mordre l’un sur l’autre. De là, dans les conduites des journalistes, une indétermination constante quant à leur position discursive (rapporter ou s’impliquer ?). De là, l’instabilité des figures identitaires dans lesquelles ils se projettent, à la fois médiateurs et leaders d’opinion, hérauts modestes de l’actualité et analystes distingués (à quoi n’est pas étranger le genre proliférant dans la librairie française, non des recueils d’articles, mais des essais journalistiques). De là, à l’occasion de conflits d’intérêts ou lors d’intrusions politico-judiciaires, une tendance à se rabattre — suivant les cas — sur une position ou sur l’autre, tantôt vers le champ des faits rapportés (au nom de la neutralité du geste informatif), tantôt vers le champ professionnel (au

nom de la responsabilité du journaliste). De là enfin, côté public, un balancement entre confiance aveugle (“c’est écrit dans le journal”) et suspicion larvée, — expression d’attentes elles-mêmes indécises, — à l’égard d’une profession composée d’agents hybrides, échappant à toute assignation à résidence fixe, à la fois nimbés de prestige et vaguement teintés d’indignité.

3. Cette hybridation amorcée à la fin du XIX^e siècle n’empêchera pas l’information de s’imposer en valeur spécifique et en ressource vouée à combler un “besoin” général. En 1900, lors d’une enquête sur la grande presse, Zola abdique significativement ses préventions passées et se range, au nom de la marche du temps et avec un certain paternalisme, au principe de ce qui répond désormais à une attente socialement légitime :

“Vous semblez regretter [...] le journal de jadis, journal plus aristocratique, plus doctrinaire, et partant, plus coûteux. On y laissait plus de place aux idées et à la philosophie. Mais il faut marcher avec son temps. A cette époque la gazette ne s’adressait qu’à une élite; le peuple ne la lisait pas.

Combien c'est différent, aujourd'hui que tout le monde achète le journal !

Et que demande le lecteur des journaux ? Des faits qui le renseignent, l'émeuvent ou le passionnent. Acceptons donc la presse d'information pourvu que ces informations soient exactes" (49).

La "presse à information" n'aura pas cependant qu'à satisfaire une demande de "faits". Elle remplira un office social à part entière, sorte de service public dont elle aura contribué avec d'autres facteurs à produire l'utilité (en ayant participé à la dissolution des structures communautaires, fondées sur la proximité inter-personnelle, au profit d'un être-dans-le-social à distance). Larousse tenait que le journal "est nécessaire à la vie des sociétés actuelles [parce qu'il] en satisfait les besoins d'informations et de circulation rapide" (50). Au terme du siècle, ces "besoins"— qui étaient en vérité ceux, très réels et concrets, des acteurs du monde économique, seule clientèle visée à l'origine par Havas (d'où l'intuition de Marx : l'information comme lubrifiant du capital) — commencent à s'infuser en un besoin général, celui d'être et de se tenir informé. Et ce be-

soin lui-même en une croyance impérative. Le journal sera le moyen non seulement d'être au fait de la marche du monde, mais d'être au monde, c'est-à-dire de faire corps avec tous ceux qui, animés de la même croyance, s'alimentent au grand répertoire de l'actualité. C'est l'idée-force d'un Gabriel Tarde lorsqu'il esquisse en 1898, contre Le Bon, ce qu'on pourrait appeler la première théorie de la télésociabilité, en installant au cœur de sa réflexion et le journal, comme lien mental entre ses lecteurs, et "l'actualité", comme "sensation" ou "sentiment" dans lequel chaque individu entre en communion avec l'ensemble abstrait de ses contemporains : "Ce qui est réputé d'actualité est-ce seulement ce qui vient d'avoir lieu ? Non, c'est tout ce qui inspire actuellement un intérêt général, alors même que ce serait un fait ancien" (51). (Et, plus loin : "la passion pour l'actualité progresse avec la sociabilité dont elle n'est qu'une des manifestations les plus frappantes" (52)). Pas d'illustration plus frappante en tout cas de la promotion non plus seulement sociale mais symbolique de l'information, puisque, intégrée au sens commun en tant que dimension impérative de l'être au monde, elle s'introduit à présent dans

le discours savant sous l'espèce d'une catégorie de l'entendement sociologique.

4. Sans doute, étant baignés dans la même eau que leur public, les journalistes partageront-ils sa croyance, avec en outre l'impression valorisante d'être au fond mandatés pour donner au monde le spectacle de sa propre contemporanéité. Par surcroît, l'information sera chez eux au principe d'un autre fait de croyance. Modèle partiel intégré à l'habitus, mais mythe d'appui général, elle se répandra dans leur discours, aux dépens des déterminations de son modèle concurrent, comme une sorte de mot-mana, à vertu rituelle, définissant moins la profession elle-même que son titre à la respectabilité sociale et à la reconnaissance de sa spécificité. Cela au nom d'un certain rapport à la vérité, rapport qui est sous certain égard la dimension du journalisme la plus profondément transformée par l'évolution du champ au cours du XIX^e siècle.

"Tribune agrandie" au temps de Benjamin Constant, la presse d'opinion se donnait pour office de répercuter auprès d'un public ciblé politiquement des messages criblés en ce sens

et, somme toute, de renforcer dans ce lectorat restreint, en lui transmettant une vision orientée du monde, le sentiment d'une solidarité d'intérêts. Pour Larousse, en 1873, ici plus républicain que dans ses colonnes sur le "reporter", "le vrai rôle du journalisme [sera] d'éclairer l'opinion publique, de faire jaillir la vérité du choc des opinions et de préparer le chemin au législateur" (53) ; pour Giffard, Xau et leurs pareils, de collecter et de transmettre les faits d'actualité par contact aussi direct que possible avec l'événement et en dehors de toute enveloppe doctrinaire. Trois figures successives de (la) vérité, trois actes de foi : en une vérité de classe ou de caste, d'abord; foi, ensuite, en une "vérité" à "faire jaillir" au-delà des intérêts particuliers; foi enfin en ce que Hugues Le Roux appelle, d'une expression singulière, le "document vraiment vrai", c'est-à-dire la vérité comme valeur non plus ciblée ni jaillie, mais attachée au "document" lui-même, prélevée avec lui, réplique langagière d'un fait d'actualité, fragment d'histoire saisi par un regard qui "perce les contours, va à l'âme des hommes et des choses". Les deux premiers régimes ont un point commun : la vérité résulte d'une élaboration des faits. Le troisième fait rupture : le

“vrai” émane du fait, il est captable par une perception directe, il est transmissible. Le journaliste d’information s’instituera donc en médiateur de l’immédiateté (toujours l’idéal de la machine).

Naïvement empirique, ce partage abrupt entre l’ordre des faits et celui des valeurs marque la première figure de cet “idéal d’objectivité” dont Michael Schudson a étudié la formation et le déploiement dans la presse américaine : rapport présumé direct au fait, pure soustraction du point de vue, puis, à mesure que le champ s’autonomise, résultat d’un consensus à l’intérieur d’une communauté professionnelle (54), passant par des procédures de validation plus ou moins définies (recoupements, etc.). Aussi prégnant en France qu’aux Etats-Unis, cet “idéal” n’y prendra cependant que partiellement la forme d’une validation possible. Plus nettement, semble-t-il, celle d’un capital de légitimité, engendré par la dynamique même du champ et mobilisable par le journaliste à proportion du statut qu’il y occupe, et moins peut-être au travers de sa propre signature, au bas de l’article, que par l’intermédiaire de cette signature collective apposée, en guise de titre, au

fronton du journal. Comme si — cela dit ici en toute hypothèse, sous réserve de l’étayer ailleurs — le modèle littéraire (ou artistique) s’exerçait de nouveau sous cet angle pour transmettre à la grande presse le principe opératoire de la “griffe”, acte assurant la promotion symbolique de l’objet et, en l’espèce, la crédibilité du contenu journalistique. Reste, quoi qu’il en soit, que l’“information” s’imposera pour l’essentiel dans le discours des journalistes en tant que mot fétiche soudant toute une communauté d’intérêts, et cela dans la mesure même où la séparation des faits et des valeurs qu’elle symbolise sera devenue une valeur impérative dont nul, sauf à tomber hors champ ou à mettre en péril sa clôture, ne pourra explicitement se démarquer. Autrement dit encore, le terme cristallisera une pétition rituelle de principe, à défaut de nommer un principe réglant de part en part les actions engagées.

Nécessité (économique) faite vertu (professionnelle), régime du “vraiment vrai” (donc du “peut-être faux”), l’information sera en somme, sous plus d’un égard, à la fois un alibi et un mirage : le voile d’autonomie derrière lequel les gens de presse abriteront la re-

lation de dépendance, plus ou moins médiante et diffuse, qu'ils continueront d'entretenir, pour la plupart à leur insu, avec le pouvoir des opinions comme avec les pouvoirs de "l'argent" — celui-ci restant d'ailleurs, pour revenir en boucle à Jules Verne, "le plus sûr, le plus rapide, le plus parfait élément d'information connu jusqu'à ce jour." (55).

N · O · T · E · S

1. "Une fête au Palais-Neuf", premier chapitre de *Michel Strogoff*, Verviers, Gérard, "Bibliothèque Marabout", 1966, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 11.
3. *Ibid.*, p. 10. On notera au passage, sans pouvoir s'y arrêter ici, que les reporters rivaux ne sont pas figurés comme des machines quelconques mais comme des machines médiatiques (anticipées, en l'occurrence) : l'un, appareil à photographies instantanées; l'autre, phonographe — et l'un comme l'autre alternativement branchés sur cette autre machine médiatique : le télégraphe électrique. Pourrait ainsi se déployer, sous l'angle des technologies de la communication, toute une lecture allégorique du roman.
4. *Loc. cit.*
5. *Ibid.*, p. 9.
6. *Ibid.*, p. 11-12.
7. Très significativement, ce terme de "raccoleur" [sic] est donné par Larousse comme le sens propre du terme anglais : "Le mot anglais *reporter*, que notre langue s'est appropriée, signifie proprement raccoleur de nouvelles." (Article "Reporter" du *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, 1873.)
8. Article "Reporter".
9. Article "Journaliste".
10. Article "Reporter".

11. Larousse, article "Journaliste".

12. Cf. M. Hatin, cité par Larousse dans l'article "Journal" : la presse, avec Girardin, a "chang[é] en un trafic vulgaire ce qui était une magistrature, presque un sacerdoce."

13. Article "Reporter".

14. Ceci vaut *a fortiori* s'agissant, comme dans le cas présent, d'un article de dictionnaire, sorte d'hyper-représentation ou représentation du second degré.

15. Voir Michael B. Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences*, Paris, Aubier, coll. "Historique", 1983, chapitre 2, pp. 65-101.

16. Dans les pages qui suivent, le terme de reportage apparaîtra sans guillemets lorsqu'il désignera la pratique des reporters, et entre guillemets pour renvoyer aux représentations sociales liées à cette pratique ou mobilisées par son émergence (le "reportage" pourra ainsi, sous cet angle et comme dans les discours de l'époque, s'élargir au point d'englober les aspects les plus divers du "nouveau journalisme").

17. Lamartine, dans une lettre à l'abbé Lamennais, du 19 février 1831, dans *Correspondance générale*, tome I, Paris, Droz, 1978, p. 117.

18. Emile Zola, "La critique contemporaine", article paru dans *Le Messager de l'Europe* en février 1877, recueilli dans *Œuvres critiques*, III, tome douzième des *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 470.

19. Emile Zola, "Le lecteur du *Petit Journal*"

(1865), recueilli dans *Contes et Nouvelles (1865-1872)*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1976, p. 269.

20. "Certains rédacteurs se procurent des livres, avant la mise en vente et y coupent les passages intéressants. Ils ajoutent quelques lignes pour les relier, ils affriandent le public en se flattant d'être les premiers à lui servir ces primeurs." (E. Zola, "La critique contemporaine", éd. citée, p. 470.)

21. P. Giffard, *Le Sieur de Va-Partout*, 1880, cité par M. B. Palmer, p. 90.

22. On peut situer son plus fort indice de résonance aux premiers temps de parution du *Matin*, lancé en 1884 par l'Américain Sam Chamberlain et relancé, la même année, par Alfred Edwards avec des capitaux américains et un programme qui annonçait clairement la couleur (absente) : "*Le Matin* sera un journal qui n'aura aucune opinion politique, qui ne sera inféodé à aucune banque, qui ne vendra son patronage à aucune affaire; ce sera un journal d'informations télégraphiques, universelles et vraies." (Cité par Pierre Albert, dans Claude Bellanger *et al.*, *Histoire générale de la presse française*, tome III, Paris, P.U.F., 1972, p. 309.)

Ce qui sonne aujourd'hui comme une déclaration d'indépendance à l'égard de deux des pouvoirs (économique et politique) tenant la grande presse sous contrôle et comme l'affirmation d'une responsabilité déontologique — rapidité, universalité, vérité — sera entendu avant tout, à l'époque, comme un serment d'allégeance

adressé au modèle anglo-américain, rompant aussi bien avec l'esprit du journalisme à la française (le discours doctrinaire cédant la place aux "informations") qu'avec les formes rituelles de son expression (l'article de fond remplacé par les dépêches d'agence, la page austère et compacte démantelée par une mise en page aérée avec titraison accrocheuse sur plusieurs colonnes).

23. Comte Paul de Vassili, *La Société de Paris* (1888), cité par Thomas Ferenczy, *L'Invention du journalisme en France*, Paris, Plon, 1993, p. 14.

24. Léo Claretie, cité par P. Albert, *op. cit.*, p. 278.

25. E. Lockroy, préface à *L'Annuaire de la presse*, 1889, cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, pp. 92-93.

26. Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, Paris, P.U.F., coll. "Bibliothèque de philosophie contemporaine", 1963, p. 88.

27. Cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, p. 89.

28. *Loc. cit.*

29. *Ibid.*, p. 70.

30. Georges Picot, dans *Le Livre du centenaire*, ouvrage collectif de célébration paru en 1888 à l'occasion de l'anniversaire du vénérable *Journal des débats*, cité par Th. Ferenczy, *op. cit.*, p. 20.

31. Au même moment et dans le même registre que Georges Picot, Zola dénonce ainsi dans "le journalisme actuel [...] l'état de surexcitation dans lequel il tient la nation", à coup de faits

grossis par leur propre diffusion, amplifiés par la multitude de journaux qui les reprennent et les relancent, comme autant de "secousses continues [...], qui se propagent d'un bout du pays à l'autre." (Cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, p. 92.)

32. Dans *Le Métier de journaliste*, 1888, cité par Th. Ferenczy, *op. cit.*, p. 243.

33. Patrick et Roman Wald Lasowski, qui les ont éditées (Paris, Macula, 1990), ont mis en évidence les procédures de détournement ironique auxquelles Félix Fénéon y soumet le fait divers, qui devient chez lui "une sorte de haïkaï journalistique". Encore faut-il ajouter que ce détournement suppose un compte tenu du fonctionnement rhétorique de ce qui constitue un genre à part entière.

34. Pierre Giffard, *Figaro-ci! Figaro-là!*, 1887, cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, pp. 91-92.

35. Suivant le programme du *Matin*, déjà cité plus haut.

36. Mallarmé, "Avant-dire" au *Traité du verbe* de René Ghil (1886), repris à la fin de "Crise de vers", dans *Œuvres*, Paris, Garnier, 1985, p. 278.

37. Encore que Zola poursuive, en se déplaçant vers le terrain littéraire, en des termes plus circonstanciés : "Si la littérature est une récréation de lettrés, l'amusement réservé à une classe, la presse est en train de tuer la littérature. Seulement elle apporte autre chose, elle répand la lecture, appelle le plus grand nombre à l'intelligence de l'art. A quelle formule aboutira-t-elle?"

Je l'ignore. On peut constater simplement que si nous assistons à l'agonie de la littérature d'une élite, c'est que la littérature de nos démocraties modernes va naître." (Cité dans *Histoire générale de la presse française*, éd. citée, p. 278.)

38. "L'information, telle que les Américains la comprennent, et telle que nous avons commencé à la pratiquer nous-mêmes, doit certainement être la base du journalisme moderne" (cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, p. 89).

39. Prospectus de lancement du *Siècle* (1836), cité par Madeleine Varin d'Ainville, *La Presse en France. Genèse et évolution de ses fonctions psycho-sociales*, Paris, P.U.F., 1965, p. 205.

40. Fixer le premier temps et le lieu de cette acclimatation au lancement du *Matin* — soit en 1884 — satisfait sans doute aussi bien l'histoire anecdotique, avec son goût des périodisations fermes, que le sens commun, avec son adhésion au mythe des commencements abrupts et individualisables. Mais l'histoire sociale y trouve-t-elle son compte ? La place manque ici pour y répondre de façon construite. Notons cependant très vite et dans la logique générale de notre propos que l'apparition, si claironnée qu'elle ait été, d'un "journal d'informations télégraphiques, universelles et vraies" — et dont le sous-titre ré-affirmera jour après jour la couleur (en principe absente) et l'esprit (résolument moderne et planétaire) : "Derniers télégrammes de la nuit. Seul journal français recevant par fil et services spéciaux les der-

nières nouvelles du monde entier" — ne saurait être réduite à la ponctualité de son événement, ni référée au seul pouvoir d'invention ou d'initiative mobilisé par ses acteurs. C'est bien en effet parce que l'idée d'information a fait en quelque sorte son chemin depuis les années 1830, en passant notamment par les voies du petit puis du grand reportage, c'est bien parce qu'elle a sinueusement cerné à l'intérieur du champ journalistique la place de sa réalisation possible et qu'un horizon d'attente s'est peu à peu créé en ce sens dans un lectorat allant s'élargissant, que cette idée a pu s'incarner à telle époque dans tel journal et prendre la forme d'un programme aussi explicite que combatif. S'il n'y a certes pas de coup d'éclat sans résonance, il n'y en a pas non plus sans pré-résonance, c'est-à-dire sans qu'aient été installées — au préalable et à la fois — ses conditions d'effectuation dans le champ considéré, et, dans l'esprit du public, les catégories d'entendement indispensables à son acceptation (et, partant, à sa réussite). Pour le dire de manière ramassée : pas d'innovation sans structure pour l'appeler à se réaliser; pas de nouveauté de forme ni de formule nouvelle sans logique sociale pour les informer.

41. La forme-dépêche adoptée par la première presse adepte du "nouveau journalisme", et revendiquée comme un signe de modernité et comme la garantie d'une information rapide, rapidement lisible et exempte de toute élaboration doctrinaire, pourrait bien avoir, pour un

temps, semblé de nature à référentialiser cette métaphore. Notons au passage que cette formule idéale du journal-agence n'est pas loin de se réaliser, sur nos écrans, lorsque la chaîne Euronews, sous la rubrique "Les images ont la parole", fait défiler sans commentaire des séquences de reportage (prises de vue et sons) auxquelles il revient au spectateur, certes déjà orienté par un montage, de conférer une signification.

42. De l'événement, comme du pseudo-événement fabriqué par "redondance intrinsèque du système" mass-médiatique, Pierre Nora dit excellemment qu'il sera le "merveilleux des sociétés démocratiques" (dans "L'événement monstre", *Communications*, 18, 1972, p. 164 et p. 165).

43. Au sens de Pierre Bourdieu : "L'hysteresis des habitus c'est le fait que des systèmes d'attente, des systèmes d'appréciation, des dispositions à avoir quelque chose, des besoins, etc., qui se sont constitués dans un certain état de l'univers [social particulier], survivent à l'état de l'univers. Le monde a changé, ils n'ont pas changé. Et donc ils perpétuent, par leur conduite, des attentes que le monde ne confirme pas." ("Intérêt et désintéressement", dans *Cahier de recherche*, 7, Institut de recherches et d'études sociologiques et ethnologiques, septembre 1989, p. 33.)

44. Démarcation déjà sensible chez Jules Verne, lorsqu'il prend soin de préciser s'agissant de ses deux reporters — "à leur honneur",

insiste-t-il — "que ni l'un ni l'autre ne regardaient et n'écoutaient jamais par-dessus les murs de la vie privée, et qu'ils n'opéraient que lorsque des intérêts politiques ou sociaux étaient en jeu. En un mot, ils faisaient ce qu'on appelle depuis quelques années «le grand reportage politique»." (*Michel Strogoff*, éd. citée, pp. 11-12.)

45. Cité par P. Albert, dans *Histoire générale de la presse française*, éd. citée, p. 279, note 2.

46. Cité par M. B. Palmer, *op. cit.*, p. 89.

47. Th. Ferenczy, *op. cit.*, p. 15.

48. *Ibid.*, pp. 15-16.

49. Déclaration sur la presse, parue dans *La Revue naturiste*, mars 1900, recueillie dans Emile Zola, *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Cercle du Livre précieux, 1969, pp. 725-726.

50. Article "Journal".

51. Gabriel Tarde, "Le public et la foule", (1898), dans *L'Opinion et la Foule*, Paris, P.U.F., 1989, p. 33.

52. *Ibid.*, pp. 33-34.

53. Article "Journaliste".

54. "Objectivity, in this sense, means that a person's statements about the world can be trusted if they are submitted by a professional community. Facts here are not aspects of the world, but consensually validated statements about it." (Michael Schudson, *Discovering the news. A social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, p. 7.)

55. *Michel Strogoff*, éd. citée, p. 11.